

La construction institutionnelle de la valeur

André ORLÉAN

Ce chapitre présente les thèses qui sont au fondement de ce que l'on a coutume de nommer « l'institutionnalisme monétaire français » : (1) La valeur ne préexiste pas au sujet marchand. Elle s'identifie à la monnaie érigée en désirable absolu par la grâce du groupe coalisé. (2) De sorte que, dans l'ordre marchand, constitué de communautés monétaires autonomes en interaction, on trouve au principe de l'action, non pas le bien-être des consommateurs, comme le défend la conception marginaliste, mais le désir de monnaie. L'économie marchande est une chrématistique.

La question de la valeur occupe une place centrale dans la pensée économique, à proportion de son rôle dans la constitution et le fonctionnement de l'ordre marchand. Pour en prendre pleinement la mesure, il n'est que de considérer la relation marchande élémentaire, à savoir l'échange d'un bien contre de la monnaie. Son principe de base est l'équivalence en valeur, *via* la formation des prix, par quoi cet échange se distingue de ces autres modalités d'échange qui ont pour principe la réciprocité (le don) ou la redistribution (le tribut) ou encore la capture violente (le vol). En effet, en tant que valeur, les marchandises accèdent à une forme d'objectivation *sui generis*, sous la forme du prix, fondamentalement distincte de leur objectivité en tant que valeurs d'usage ou produits du travail, mais qui s'impose néanmoins aux acteurs marchands d'une manière tout aussi impérative. Comme l'observe Marx (1993, p. 54), « il n'entre pas le moindre atome de matière naturelle dans leur objectivité de valeur ». Tout le mystère de l'économie marchande est dans cette objectivité *sui generis*, propre à la marchandise, qui ne se confond en rien avec l'objectivité matérielle des marchandises en tant que choses. Cette objectivité si énigmatique est ce qui caractérise les économies marchandes, le rapport marchand se définissant comme une relation aux autres, médiée par l'objectivité de la valeur.

Notons que ce qui vient d'être dit pour l'économie marchande vaut *a fortiori* pour les économies capitalistes, parce qu'elles sont des économies marchandes qui, en faisant de la force de travail une marchandise, ont poussé la logique de la valeur jusqu'à sa plus extrême extension, de sorte que, dans le mode de production capitaliste, l'entièreté des fonctions économiques, production, circulation, distribution et consommation, se trouvent régies par la valeur. C'est tout l'édifice du capital qui repose sur elle, de sorte que la valeur constitue la substance même du capital, ce que le capital produit, échange, distribue ou transforme.

En raison même de sa complexité, la question de la valeur a divisé durablement les économistes, provoquant d'intenses débats et conduisant à l'élaboration de théories concurrentes. L'objet du présent chapitre est de présenter celle désignée par le terme « institutionnalisme monétaire français ». Cette approche est née dans les années quatre-vingt des travaux sur le rapport monétaire qu'ont menés Aglietta, Orléan et Théret, dans le cadre de la théorie de la régulation dont elle reprend à son compte la vision historique et institutionnaliste. Ce faisant, elle rompt radicalement avec la conception subjectiviste de la valeur qui depuis bientôt cent cinquante ans domine l'économie *mainstream*, à savoir l'approche marginaliste. Nous commencerons, dans une première section, par exposer les enjeux de cette rupture qu'opère l'institutionnalisme monétaire français par rapport à l'école marginaliste, avant de mettre au jour, dans les sections qui suivent, l'architecture conceptuelle qui la sous-tend.

L'hypothèse marginaliste versus l'approche institutionnaliste : les enjeux d'une rupture

L'approche marginaliste trouve sa source dans les travaux de Stanley Jevons ([1871] 2013), Carl Menger ([1871] 2020) et Léon Walras ([1874] 1988). Sa thèse *princeps* est que la valeur a pour origine le jugement subjectif que chaque individu forme quant à la capacité d'un bien à satisfaire ses besoins personnels. Lorsque nos auteurs, dans un second temps, en viennent à la question proprement dite de l'échange de marchandises, il est remarquable de constater qu'ils le font tous les trois sur la base d'un même modèle de troc, à savoir l'échange de deux marchandises par deux propriétaires¹. Il s'agit alors de démontrer que, bien qu'ils ne se connaissent nullement, ni ne parlent la même langue, ces propriétaires vont pourtant interagir dès lors que l'échange du bien de l'un contre le bien de l'autre permet à chacun d'eux d'accroître son bien-être.

Poursuivant l'analyse dans le cadre de ce même modèle de troc, nos trois auteurs ont démontré, par des voies différentes, en utilisant chacun sa propre terminologie, que la valeur d'échange de n'importe quel bien par rapport à un autre était égale au rapport de leur utilité marginale. En effet, pour les théoriciens marginalistes, la valeur se comprend comme une grandeur essentiellement relative : la valeur du bien A se mesure à la quantité de biens B qu'il permet d'obtenir : « *Value in exchange expresses nothing but a ratio, and the term should not be used in any other sense. To speak simply of the value of an ounce of gold is as absurd as to speak of the ratio of the number seventeen.* » (Jevons, 2013, p. 78). Pour le dire autrement, la théorie marginaliste de la valeur a pour objectif exclusif la détermination des prix relatifs.

Pour conclure, constatons que la monnaie ne joue aucun rôle dans cette argumentation. Elle n'est introduite qu'à la toute fin de l'analyse, à la manière d'un ajout secondaire,

1. Notons que Walras considère, non pas deux biens et deux échangistes face-à-face, mais deux biens et une multiplicité d'acheteurs et de vendeurs en situation de concurrence.

comme l'instrument qui a pour fonction de rendre les transactions plus faciles, mais sans effet sur la détermination des valeurs d'échange. Pour cette raison, la monnaie est dite « neutre ».

Notons qu'en faisant de la recherche du bien-être le ressort fondamental de l'économie marchande, la pensée marginaliste en situe l'origine, non pas dans la société et de l'histoire, mais dans la nature humaine elle-même. Aucune institution n'est ici requise, mais seulement la force brute des besoins à satisfaire. Cette conception est très exactement celle que défendait déjà en son temps Aristote (1995, p. 56) : « la faculté [d'échanger] a son principe et son origine dans l'ordre naturel en ce que les hommes ont certaines choses en trop grande quantité et d'autres en quantité insuffisante. » Cette théorie, concernant indifféremment toute l'humanité en tant que l'aspiration à assouvir le plus complètement possible ses besoins, serait commune à tous les êtres humains, quelle que soit la période considérée. Il est d'ailleurs remarquable que, dans les écrits de Jevons, Menger ou Walras, les échangistes soient des êtres parfaitement anonymes, sans appartenance, sans épaisseur sociale. Seul les définit leur désir d'objets, conçu comme la langue universelle, parlée par l'humanité tout entière.

Pour la théorie institutionnaliste, il en va tout différemment. Loin d'appréhender la valeur des objets, sous l'angle de leur utilité, comme une réalité transhistorique, cette théorie la conçoit comme une forme de socialisation *sui generis* dont l'apparition historique marque une rupture décisive dans la manière dont les hommes règlent leur vie collective. On peut la définir comme l'avènement d'un nouveau règne, celui de la marchandise. Cet âge nouveau se distingue radicalement de la période pré-marchande par le fait que la domination s'y exprime, non plus par le biais de liens personnels de subordination, à la manière du serf et de son suzerain, mais par le truchement impersonnel et abstrait de la valeur. C'est ce point décisif qui fait dire à Marx (2011) : « Désormais les individus sont dominés par des *abstractions*, alors qu'antérieurement ils dépendaient les uns des autres » (p. 123).

Telle est la manière dont la conception institutionnaliste se distingue de l'hypothèse marginaliste. La valeur n'est pas l'expression d'une grandeur déjà là, l'utilité des objets, mais trouve son origine dans un certain rapport de production, la production marchande. C'est cette piste qui sera explorée. Elle a pour point de départ l'analyse de l'économie marchande, et non la nature humaine en général.

L'économie marchande et l'institution monétaire

Ce qui caractérise la production marchande est le fait d'être l'œuvre de producteurs formellement indépendants les uns des autres, uniquement préoccupés de leurs propres intérêts. Aucune instance n'impose aux producteurs ce qu'il convient de produire et en quelle quantité. En conséquence, le rapport marchand s'appréhende comme une « séparation » en ce qu'il isole les producteurs et fragmente le corps social en autant de sites autonomes de production. Cette séparation est distincte de la séparation salariale qui

divise également le corps social, mais en opposant les propriétaires des moyens de production aux travailleurs. La séparation marchande n'en est pas moins source de conflictualité et d'incertitude. D'où la question centrale : « Sur quoi les producteurs de marchandises prennent-ils appui pour surmonter la séparation marchande et construire un lien social stable ? »

On a vu que l'approche marginaliste répond à cette question en postulant l'existence d'une langue naturelle, le désir d'objets, qui permet l'intercompréhension et l'échange sur le modèle du troc. L'approche institutionnaliste se refuse à un tel tour de passe-passe. La valeur n'est pas un déjà là sur lequel il suffirait de prendre appui. La valeur est ce que le groupe marchand se donne à lui-même par le biais de l'institution monétaire : la monnaie institue la valeur. La monnaie n'est pas un signe représentant une valeur qui lui préexisterait ; elle est la valeur en personne ; ce que Sohn-Rethel nomme fort justement « une abstraction réelle ». On trouve également cette idée chez Simmel : « la monnaie est tout simplement ce qui vaut, ... un valoir figé en substance, le valoir des choses sans les choses elles-mêmes. » (1987, p. 111). En conséquence, dans cette perspective théorique, c'est en s'échangeant contre de la monnaie que la marchandise acquiert sa valeur. Celle-ci est très exactement identique à la quantité de monnaie que la marchandise permet d'obtenir, autrement dit, son prix.

On ne saurait mieux définir, du point de vue institutionnaliste, la souveraineté de la monnaie dans l'ordre marchand : c'est la monnaie qui est au principe de la commensurabilité généralisée des marchandises selon une logique radicalement opposée à celle mise en avant par l'approche marginaliste. En effet, pour celle-ci, l'échangeabilité procède d'un « droit » que possède en propre chaque marchandise, à savoir son utilité. Dans cette perspective, la monnaie ne joue aucun rôle. Sur ce point, Marx rejoint l'approche marginaliste : « Ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables. C'est l'inverse. C'est parce que toutes les marchandises sont [...] du travail humain objectivé, et qu'elles sont, pour cette raison, commensurables, qu'elles peuvent collectivement mesurer leurs valeurs dans une seule et même marchandise spécifique » (1993, p. 107). Pour l'approche institutionnaliste, la logique est très exactement inverse : c'est la monnaie qui rend les marchandises commensurables et cette commensurabilité a pour expression, le prix. La valeur ne se transfère plus des marchandises à la monnaie mais suit une logique qui a pour origine la monnaie elle-même, érigée par le groupe en désirable absolu. Comme l'écrivent Aglietta, Ould Ahmed et Ponsot : « L'échange contre monnaie, c'est-à-dire le paiement, est l'opérateur de la valeur » (2016, p. 44). Autrement dit, dans le cadre théorique institutionnaliste, un objet ne devient marchandise qu'en acceptant de se soumettre à la forme prix, ce qui passe par des transformations de grande ampleur, bien décrites par Tordjman (2021) à propos de la « marchandisation de la nature ». C'est l'assujettissement commun des marchandises à l'imperium monétaire qui fonde leur valeur en même temps que leur échangeabilité.

L'imperium monétaire

La question qui est alors posée est de savoir ce qui est à l'origine de l'imperium monétaire ? Qu'est-ce qui dote la monnaie d'une telle puissance sociale, d'une telle autorité ? Pour ce faire, il est essentiel de quitter le cadre individualiste. En effet, l'approche institutionnaliste a pour trait distinctif d'appréhender la valeur économique comme un fait éminemment collectif, trouvant son origine dans l'adhésion de tous les producteurs à l'élection monétaire ; ce qu'on nommera « une communauté monétaire ». La monnaie comme la langue n'existe qu'adossée à une communauté d'usage. La proximité avec la pensée durkheimienne s'impose ici en ce sens que, pour Durkheim, l'expérience de la valeur s'analyse comme l'expérience d'une force qui dépasse les individus et s'impose à eux, dont l'origine est à chercher dans ce que Durkheim nomme « l'autorité du social » : « de l'association des hommes se dégage une force, douée d'un pouvoir de pression aussi bien que d'attraction, et c'est précisément cette force originale que nous voyons à l'œuvre dans le monde des valeurs » (Bouglé, 1922, p. 29 et 30).

La monnaie dans l'approche institutionnaliste est assurément une force de cette nature. Elle a pour origine l'association des producteurs échangistes qui transmet au signe élu ce que Lordon nomme dans ses travaux « la puissance de la multitude », dont il nous dit qu'elle « donne son principe réel à toute autorité : religieuse, charismatique, moral, politique » (2015, p. 66). En effet, il est utile de rapprocher la communauté monétaire de la communauté politique car on voit de même, dans la communauté politique, un ensemble d'individus, originellement séparés, construire, par leur association, un corps collectif et accéder, ce faisant, à une puissance d'action supérieure, l'État. C'est un processus formellement identique¹ qu'on trouve à l'origine de la communauté monétaire : l'accord du groupe sur un même signe transforme le groupe en un corps social doté d'une puissance spécifique, la monnaie.

Observons que c'est prioritairement en tant qu'unité de compte que la monnaie fait connaître à la communauté marchande sa prétention à instaurer la valeur. Car c'est bien en tant qu'unité de compte, au fondement des prix, qu'elle s'impose comme ce qui permet l'expression de la valeur des marchandises. On comprend en conséquence la primauté accordée à cette fonction par les économistes institutionnalistes. La monnaie de compte est à la base de la construction institutionnelle de la valeur marchande.

Conclusion

On peut s'étonner que, dans ce chapitre consacré à la construction institutionnelle de la valeur, rien n'ait été dit sur la détermination des prix. Pour répondre à cette question complexe, indiquons simplement qu'il s'agit à nos yeux de deux questions essentiellement différentes, qu'on a eu tort d'identifier. La question de la valeur consiste à élucider

1. Se reporter à (Lordon & Orléan, 2008).

ce qu'il en est de l'échangeabilité marchande, à en spécifier le principe : de quelle objectivité la valeur peut-elle se prévaloir ? Notre réponse est claire : la monnaie, production *sui generis* du groupe marchand, est ce qui constitue la valeur et son objectivité. Soulignons que cette analyse a été menée dans le strict cadre de l'économie marchande.

La question de la détermination quantitative du prix exige un tout autre cadre théorique dans la mesure où le prix d'une marchandise dépend crucialement des conditions de sa production. Sont-elles capitalistes ? Artisanales ? Ou autres ? Or la marchandise dans sa stricte définition peut être produite dans le cadre de rapports de production très divers : « Quel que soit le mode de production créant les produits qui entrent dans la circulation comme marchandises, que ce soit celui de la communauté primitive ou de l'esclavage ou bien encore le mode de production petit paysan, petit bourgeois ou capitaliste, il ne change rien au caractère des produits en tant que marchandises » (Marx, 1974, p. 334). En conséquence, pour aborder la question des prix, il est nécessaire de sortir de ce cadre. Ce seul fait met bien en lumière à quel point la question de la nature de la valeur et celle du prix sont des questions distinctes.

Par ailleurs, pour aller un peu plus loin, remarquons que, dans le cadre de notre approche, rien n'interdit que deux exemplaires d'un même bien puissent être échangés dans deux endroits différents selon deux prix distincts. Il n'y a là aucune aporie. On comprend par ce simple fait combien la détermination quantitative des prix est un exercice spécifique car il demande une connaissance approfondie des structures réglant la production et l'échange, bien au-delà de ce que supposent d'ordinaire les théories de la valeur. Pour cette raison, l'économiste institutionnaliste est le plus souvent amené à réfléchir aux prix sur la base de représentations idéal-type du capitalisme, construites sur la base d'hypothèses supposées saisir la nature profonde du capitalisme, à la manière de la concurrence parfaite ou de l'uniformité du profit. Cette stratégie est parfaitement valide et nous apprend beaucoup. Mais il faut prendre garde à ne pas trop rapidement hypostasier les évaluations ainsi produites en prétendant y voir les vraies valeurs.

Bibliographie

- Aglietta M., Ould Ahmed P., Ponsot J.-F., 2016, *La Monnaie entre dettes et souveraineté*, Odile Jacob.
- Aristote, 1995, *La politique*, Librairie Philosophique J. Vrin.
- Bouglé C., 1922, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Armand Colin.
- Jevons S., [1871] 2013, *The Theory of Political Economy*, Basingstoke (Hampshire, RU), Palgrave Macmillan, coll. « Palgrave Classics in Economics », 4^e édition.
- Lordon F., 2015, *Imperium. Structures et affects des corps politiques*, La Fabrique Éditions.
- Lordon F., Orléan A., 2008, « Genèse de l'État et genèse de la monnaie : le modèle de la *potentia multitudinis* », in Y. Citton, F. Lordon (dir.), *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Éditions Amsterdam, p. 127-170.
- Marx K., 1974, *Le capital. Livre Troisième, Tome I*, Éditions sociales.

- Marx K., [1890] 1993, *Le capital : critique de l'économie politique. Livre Premier*, « *Le procès de production du capital* », Éditions PUF, 4^e édition.
- Marx K., 2011, *Manuscripts de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Éditions Sociales.
- Menger C., [1871] 1950, *Principles of Economics*, Glencoe (Illinois), The Free Press (trad. *Principes d'économie politique*, Éditions du Seuil, coll. « Économie Humaine », 2020)
- Orléan A., 2011, *L'empire de la valeur. Refonder l'économie*, Éditions du Seuil.
- Simmel G., 1987, *Philosophie de l'argent*, Presses Universitaires de France.
- Tordjman H., 2021, *La Croissance verte contre la nature. Critique de l'écologie marchande*, La Découverte.
- Walras L., [1874] 1988, « *Éléments d'économie politique pure* », in Auguste et Léon Walras, *Œuvres économiques complètes*, vol. VIII, Economica.